

MALAGA.

Jeudi, 17 Avril.

LES FONTAINES DE MALAGA.

Les fontaines publiques abondent à Malaga: *l'Aqueducto San Telmo*, recevant ses eaux du *Guadalmedina*, les alimente toutes. La plus belle est sans contredit celle qui orne l'entrée de *l'Alameda* (promenade) dite encore, Salon de Bilbao, qui s'étend sur une longueur de 240 mètres. Cette fontaine, qui ornait autrefois la *Plaza major*, est d'un beau marbre blanc. C'est peut-être bien la plus coquette et la plus gracieuse de toutes celles d'Espagne. Les uns disent qu'elle fût offerte à Charles-Quint par la République de Gènes, et qu'après que le Corsaire Barberousse s'en fut emparé en mer,



LE CORSAIRE
BARBEROUSSE.

elle fut reprise par les galères de *Don Bernardino de Mendoza*. D'autres par contre, prétendent que *Don Juan d'Autriche* en fit la conquête à la bataille de Lépante, mais la version la plus probable, veut qu'en 1560 *l'Ayuntamiento* (Edilité) de Malaga, la commanda au sculpteur italien *Michaël*, qui venait d'achever les tra-

vaux de la cathédrale. Elle est ornée de satires, de syrènes et d'amours rejetant l'eau, les uns par la bouche, les autres par les seins, et les derniers à la manière peu décente du petit héros populaire de Bruxelles.

Une jolie vasque surmonte chacun de ces groupes, et dans son ensemble, ce monument forme une belle pyramide couronnée par un angle, autour duquel jaillissent de toutes parts, des flots limpides, retombant jusque dans le grand bassin inférieur.

LA CATHÉDRALE DE MALAGA.

Cette Cathédrale, de style Renaissance, a une façade ornée de huit colonnes en marbre, et partagée par deux tours rondes de très-mauvais goût, semblables à des donjons de château-fort. Trois nefs la divisent à l'intérieur. *L'Altar major*, les orgues et la *silleria* sont très-remarquables. Quelques bons tableaux d'Alonso Cano, et dans la *Capilla de los Reyes* deux bonnes sculptures, représentant à genoux le Roi Très-Catholique d'Espagne, Ferdinand, ainsi que son épouse la Reine Isabelle, résument à peu près les œuvres artistiques de quelque importance, que renferme cette cathédrale.

LA PROCESSION DU JEUDI-SAINT, A LA CATHÉDRALE DE MALAGA.

La procession du Jeudi-Saint, devait se faire dans

la cathédrale, avec tout l'éclat qu'en Espagne, comme en Italie, on donne aux solennités de la Semaine Sainte. Aussi le concours de monde était-il grand. A l'entrée de la Basilique qu'étaient, au profit de je ne sais quel Saint, de petits garçons ridiculement vêtus d'une espèce de domino en percaline noire, et ayant sur la tête une couronne en corde, imitant une couronne d'épines. Sous le portique on avait dressé une table, sur laquelle s'étalait un plateau en argent, destiné à recevoir les offrandes des Fidèles. Quelques dames en grande toilette de deuil s'y tenaient assises, entourées de cavaliers en habit noir et en gants blancs, qui s'entretenaient avec elles avec une galanterie si peu réservée, qu'on se serait plutôt cru à l'entrée d'un concert philanthropique, qu'à celle d'une église. La procession commença bientôt: L'Evêque officiait, et le Gouverneur chamarré de broderies, la suivait entre deux hérauts, vêtus de manteaux de velours rouge, galonnés d'or, et portant des Masses d'armes en argent. Tous les hauts fonctionnaires, tant militaires que civils, également en tenue, marchaient à sa suite. La procession terminée, l'Evêque alla déposer le Saint-Sacrement sur le reposoir construit à cet effet sur un des autels, qu'éclairaient à coup sûr un millier de cierges. Ainsi prit fin cette cérémonie, qui, toute imposante qu'elle fut, n'avait néanmoins pas le caractère qu'elle comportait, car rien n'y laissait deviner, qu'on était en Semaine Sainte.

LA PROCESSION DU JEUDI SAINT, DANS LES RUES
DE MALAGA.



Nulle part, pas même en Italie, on ne saurait assister à plus belle mascarade. C'est une véritable offense à la dignité de n'importe quelle Religion. Elle blesse les sentiments les moins délicats, et n'est tout au plus qu'un hochet pour le peuple fanatique, qui encore n'y assiste qu'irrévérencieusement: riant, causant, ou le cigare en bouche; et prodiguant à foison, il est vrai, ses signes de croix avec un cynisme digne du bon Roi Louis XI. Mais entamons notre récit, qui certes est de nature à étonner, à indigner peut-être, ceux qui jamais n'ont visité ni l'Italie, ni l'Espagne.

La procession, pour ne pas dire le cortège, s'ouvrait par une double haie de gens vêtus d'espèces de dominos à longue queue traînante, en calicot bleu, violet ou noir, selon les congrégations auxquelles ils appartenaient. Ils étaient coiffés tous d'une cape à deux trous, retenue sur la tête par une couronne simulée d'épines, et tenaient un cierge à la main. Devant eux marchait, entre deux personnages portant des candélabres, un porte-croix ainsi que quelques sonneurs. Venaient ensuite des maîtres de cérémonie affublés du même costume, et précédant les porteurs d'un méchant groupe en bois, sculpté pour la circonstance, en proportions naturelles. Ce grossier ouvrage était censé représenter l'Érection de la croix. La figure du Christ horriblement macérée de rouge, pour simuler le Saint Sang, était ceinte d'un jupon en drap d'or. Ce groupe était aussi lourd que son exécution peu artistique; ceux qui le portaient n'avançaient qu'en chancelant. Était-ce réellement à cause de leur fardeau, était-ce par *d'autres motifs?* c'est ce que nous n'oserions affirmer. Enfin une douzaine de personnages représentant les Juifs qui allaient crucifier Notre Seigneur, (véritables comparses vêtus d'oripeaux de théâtre, le casque en fer blanc en tête et la lance au poing), fermaient la marche, avec les Doyens des Congrégations. En un mot, au respect près, toute cette procession était de nature à donner une idée des Mystères de la Passion, tels qu'ils devaient se représenter, au Moyen-

Age. Quand l'itinéraire fut terminé, tous ceux qui avaient eu un rôle dans cette triste procession, allèrent dans leurs bizarres costumes, (préalablement relevés jusqu'aux hanches, et laissant apercevoir des jupons d'une blancheur équivoque qu'ils portaient dessous) jouer, fumer, boire et jurer dans des cafés fermés *par ordre*, mais *seulement en apparence* comme en Italie. Ils avaient toujours leur couronne d'épines sur la tête, et ne semblaient guère se douter, qu'ils profanaient indignement ce douloureux emblème de l'Homme Dieu, martyr de la cause du Genre humain. D'autres trouvèrent plus de goût à faire un bout de cour en pleine rue, et y allaient si à leur aise, qu'on eût été tenté de croire que déjà on était arrivé en pleine époque de carnaval.

VENDREDI SAINT.

Malaga, 18 Avril.

A cause de la solennité du jour, la ville présente, dès le matin, un aspect des plus fériés, et citadins comme campagnards, parcourent les rues en habits de fête. Les maisons de commerce sont impitoyablement fermées, et il n'y a guère d'ouverts, que les *Estancos Nacionales* (bureaux de tabac) et les *Almacen de dulcerias*, (magasins de sucreries). Cela dénote assez la passion des Espagnols pour ces deux articles, dont ils ne sauraient guère se passer.

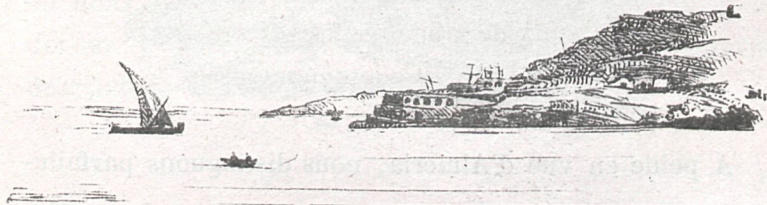
Les bouquetières aussi font plus que jamais leurs affaires, car toutes les dames se rendent à l'église, tenant à la main un beau bouquet, que, selon l'usage de ce jour, elles vont déposer sur le tombeau du Sauveur, simulé à la Basilique.



DÉPART POUR VALENCE A BORD DU PELAYO.

Malaga. Samedi, 19 Avril.

Dès le matin, nous nous rendons à bord au bruit du canon, des cloches et des pétards, annonçant la fin du Carême aussi bruyamment, à coup sûr, que les Turcs à Constantinople, annoncent celle de leur *Rhamadan* (mois de jeûne). Le départ annoncé pour deux heures devant tarder jusqu'à quatre (on ne se presse jamais en Espagne), il nous est donné de faire un croquis du port et d'analyser ensuite à l'aise nos com-

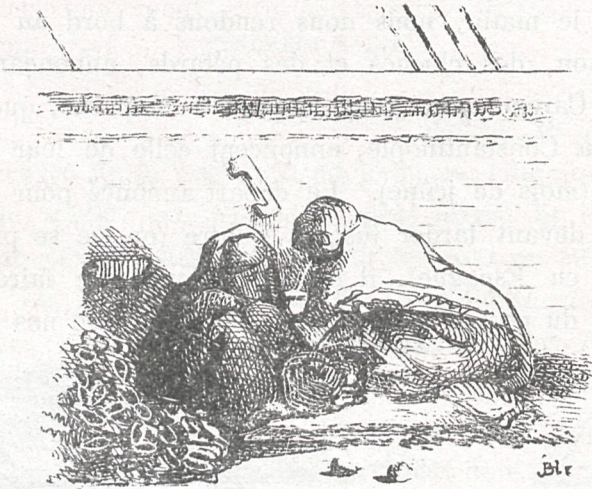


pagnons de bord. Il y en a de toutes les nations: des Américains, des Russes, des Anglais, des Français, des Italiens et des Allemands, comme naturellement aussi, beaucoup d'Espagnols. Il va donc sans dire, que la conversation est largement polyglotte. Notre vapeur se met enfin en marche, et laisse bientôt derrière lui les côtes si ravissantes de Malaga.

EN MER, A BORD DU PELAYO.

Dimanche, 20 Avril.

Arrivés à Carthagène, la ville de Scipion, il se lève bientôt une brise assez forte, pour rendre malades deux bonnes femmes, moins insensibles que nous, au terrible mal de mer.



A peine en vue d'Almeria, nous distinguons parfaite-

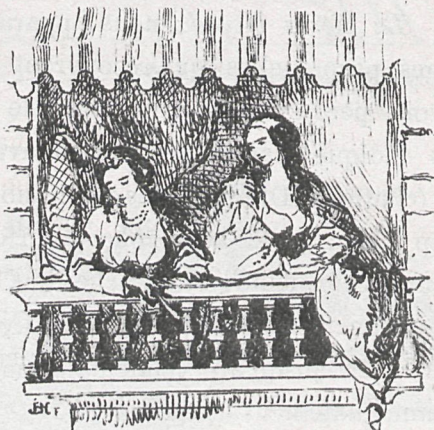
ment à l'œil nu, (quoique à quatre lieues de terre), le fort *d'Alcazaba* et quelques murailles dont l'existence paraît remonter au temps des Phéniciens et des Carthaginois. Sur toute la côte si aride que nous longeons,



nous n'apercevons que quelques tours arabes dominant différents promontoires, ainsi que quelques maisons blanches, servant de refuge aux carabiniers qui parcourent ces montagnes désertes, pour empêcher la contrebande. *La Sierra Nevada* nous apparaît au loin avec les neiges perpétuelles qui recouvrent ses cimes, et, après avoir perdu *Almeria* de vue, le roulis du navire, nous indique l'approche des mauvaises eaux du cap *Gata* (chatte). Dans l'après-midi, nous passons encore le cap *Copo*, et le beau phare du cap *Binose* vient nous annoncer bientôt l'approche de Carthagène, où nous jetons l'ancre dans l'après-midi. Comme nous devons y relâcher jusqu'au lendemain matin, nous descendons immédiatement à terre.

ÉCHELLE A CARTHAGÈNE. — SOLENNITÉ DE PAQUES.

L'entrée du port de Carthagène qui, après celui de Végo, passe pour le premier de l'Espagne, est défendue par deux hautes montagnes, assez faiblement fortifiées, ainsi que par quatre collines, dominant sa position. Sa rade est obstruée par une petite île ou rocher, ainsi que par un banc de sable, ce qui, par de gros temps, rend son accès très-difficile, et qu'il est étonnant que jusqu'ici, on n'ait pas encore songé à faire disparaître. Après avoir franchi *la Puerta di mar*, nous nous trouvons dans la *Calle major*, dont l'animation est grande, à cause de la solennité du jour de Pâques. Les plus belles femmes nous apparaissent aux *miradores*, que des nattes, ou auvents en toile, préservent des ardeurs du soleil.



Nous débouchons ensuite sur la place de *las monjas*, à l'autre extrémité de la ville, et nous nous trouvons

en face de la Porte de Murcie. Nous la franchissons à son tour, et suivons sa belle route, encadrée de sites des plus merveilleux. Les habitants rentrant de la promenade, et les campagnards des environs retour-



nant chez eux, montés sur leurs mûles ou sur leurs superbes et fringants chevaux Andalous, donnent à cette



route, une animation vraiment extraordinaire. Bientôt la brume tombe, et, par une des plus belles soirées qu'il soit donné de voir, un splendide clair de lune nous éclairant, nous nous acheminons vers notre bâtiment.

DE CARTHAGÈNE A VALENCE A BORD DU PELAYO.

Lundi, 21 Avril.

Vers onze heures du matin, nous quittons le port

de Carthagène, et après avoir successivement passé les caps Palos, Cerveras et S^a Pola, nous arrivons vers



Et

l'après-midi dans les eaux d'Alicante, qu'il ne nous est pas donné d'apercevoir, vu sa trop grande distance. Nous n'approchons des caps saint Martin et saint Antoine, qu'au moment où la nuit vient nous surprendre.

ARRIVÉE A GRAO, PORT DE VALENCE.

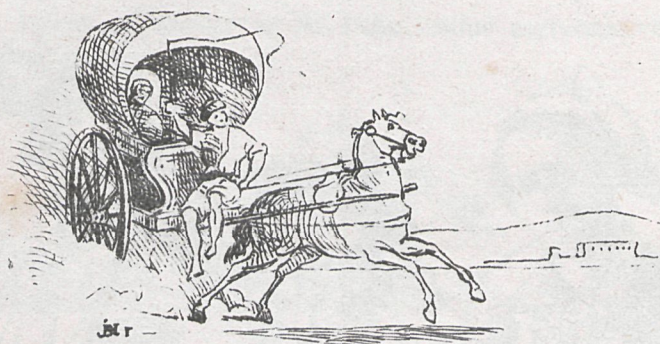


MARINS DU GRAO.

DE GRAO A VALENCE. — LES TARTANES.

Mardi, 22 Avril.

En vue de Grao, dès six heures du matin, nous débarquons une heure après dans ce port, éloigné tout au plus de trois quarts de lieue de Valence. Nous montons dans une des *Tartanes* qui y stationnent, pour nous voir bientôt enlevés, au galop de son excellent cheval.



Ces *Tartanes*, ou, pour mieux dire, ces charrettes incommodes, pour la plupart sans ressorts, ont la triste apparence d'ambulances à deux roues. Quelques unes ont des vitrines de côté, mais la plupart ne sont ouvertes que de face, quoique, comme dans les *Omnibus*, on y entre à l'arrière. Le conducteur occupe toujours une petite banquette ajustée par devant au brancard de droite. En somme, cet attelage peu élégant du reste, est aussi incommode que primitif et peu gracieux; mais, nous devons amplement être compensés du malaise qu'on y éprouve, par la belle route que nous allons suivre. Jusqu'à Valence, elle constitue une avenue superbe de quatre rangées d'ormes magnifiques. Les habitations de campagne qu'on y rencontre,



sont peintes en rose, en bleu d'outremer ou en blanc des plus purs, et se détachent d'une manière piquante sur le ciel d'azur vigoureux, qui leur sert de fond. A l'extrémité de cette avenue, on débouche à l'*Alameda*, magnifique jardin placé aux portes de la ville et auquel va nous conduire le beau pont dit: *Puente di mar*, jeté sur le Turia ~~ou Guadalquivir~~. A sec aujourd'hui, mais fleuve impétueux dans la saison des pluies, on l'a entouré de quais élevés, dont la construction remonte au XIV^{me} siècle. Après avoir franchi leurs bords, encadrés de sites, aussi agréables que champêtres,

et qu'animent ça et là, quelques lavandières,



nous entrons en ville par la porte *del mar*, où apparaît bientôt à notre droite la *Plaza de toros*. C'est un vaste monument construit pour 2000 personnes, et qui est d'une apparence presque aussi majestueuse, que celle des arènes anciennes de Vérone.

VALENCE.

SES PLACES PUBLIQUES.

Valence la ville noble, belle et gaie, réputée pour ses fabriques de tabac et de soie, étonne l'étranger tant pour sa propreté, que pour l'excellence des pavés de ses rues. Ses habitants vifs et légers, passent pour les meilleurs danseurs de l'Espagne. Les femmes toute-

fois, ne sont pas des plus belles. Grande est l'animation qu'on y voit dans les places publiques. La Place du marché, offre un espace long et irrégulier; autrefois on y donnait des tournois et des joutes. Elle servait aussi de théâtre aux courses de taureaux ainsi qu'aux exécutions capitales.

La *Calle de las mantas*, qui y débouche, contient les magasins où se vendent, comme l'indique son nom, ces belles mantes rouges, rayées de bandes aux couleurs multiples, et dans lesquelles les Espagnols, savent se draper de toutes manières, aussi adroitement, et aussi gracieusement, que les Ecossais dans leur *plaid*.



CAMPAGNARD
DES ENVIRONS DE
VALENCE.